

**SOMMAIRE**

**PRÉSENTATION**

**Supportons les mesures  
permettant une articulation  
travail-études-famille!**

Marie-Andrée Roy  
P 1, 2

**FORMATION**

**Entrevue avec la professeure  
Maria Nengeh Mensah**

Marie-Ève Gauvin  
P 2, 3, 4

**BILLET**

**Le féminisme : un choix théorique  
et militant en faveur du changement  
social**

Francine Descarries

**Le féminisme en/et/par moi,  
ou Comment je suis devenue  
une femme**

Rosemarie Fournier-Guillemette  
P 5, 6

**RECHERCHE**

**Articulation travail-famille-études-  
vie personnelle : une approche  
féministe**

Caroline Désy

**Connaître les parents-étudiants  
de l'UQAM : réalités, besoins  
et ressources**

Christine Corbeil, Francine Descarries,  
Geneviève Guernier

**La conciliation famille-études :  
les universités doivent s'adapter**

Julie Noël, Véronique de Broin  
P 7, 8, 9, 10, 11, 12

**COLLOQUE/CONFÉRENCE**

**Femmes : théorie et création dans  
la francophonie : un colloque réussi!**

Mylène Joly

**Quinze ans de recherches sur la  
violence envers les femmes : écueils  
théoriques et méthodologiques**

Marilyne Claveau  
P 13, 14, 15

**NOUVELLES PARUTIONS**

P 16, 17, 18, 19

# Bulletin d'information

| Numéro 56, automne 2010 - hiver 2011

PRÉSENTATION

## Supportons les mesures permettant une articulation travail-études-famille!

**Marie-Andrée Roy**  
Directrice de l'IREF



© Emilie Tournavache, SAV, UQAM

Marie-Andrée Roy

Elles s'appellent Lila, Marie, Gabrielle; ce sont les adorables filles de mes étudiantes nées pendant les études de maîtrise de leur maman. Ces enfants ont été initiées à la vie universitaire avant même leur naissance! Séminaires, travail d'enquête terrain, rédaction laborieuse du mémoire devant l'ordinateur, rencontres avec la directrice de recherche, etc., ces enfants ont tout entendu depuis le ventre de leur maman! Puis, une fois au monde, elles ont accompagné leur maman dans des rencontres de travail, elles ont été allaitées pendant des soutenances de thèses et ont fait entendre leur joli gazouillis sous les regards attendris des professeures et du personnel du Département. Derrière cette vision idyllique se cache la rude réalité des parents-étudiants, des étudiantes surtout, mais aussi parfois des étudiants, qui ont à relever quotidiennement le défi de l'articulation « études-famille » et même de l'articulation « études-famille-travail ». Je suis frappée par la débrouillardise, le courage, l'énergie de ces jeunes mamans, de ces parents qui n'ont de cesse de relever des défis pour « trouver du temps » pour mener à bien leurs études, prendre soin de leurs enfants et boucler un budget famélique qui interdit l'accès à bien des douceurs de la vie.

Cette réalité nous interpelle toutes et tous et confronte notre discours sur l'accessibilité de l'université, la démocratisation des connaissances et la solidarité féministe. Le présent Bulletin propose un dossier sur cette importante question qui nous tient à cœur et traduit l'engagement de l'Institut dans ce dossier. Dans un premier article, Caroline Désy rappelle les faits saillants d'une demi-journée d'étude organisée par l'IREF, qui s'est tenue le 22 octobre dernier, et qui a permis à trois équipes de recherche de présenter les résultats de leurs travaux sur l'articulation emploi-famille dans les secteurs policier et infirmier au Québec (Diane-Gabrielle Tremblay), sur la « Conciliation travail-famille chez les employées des marchés d'alimentation » (Catherine Des Rivières-Pigeon) et sur les réalités et besoins des parents-étudiants (Francine Descarries, Christine Corbeil et Geneviève Guernier). Puis une table ronde réunissant des intervenantes des milieux syndicaux et communautaires a mis l'accent sur les mesures à développer pour assurer une plus grande souplesse au travail. Cette demi-journée a permis de mettre en relief l'ampleur des défis qu'ont à relever les personnes en emploi et/ou aux études, avec des enfants et de l'importance de développer des mesures souples et diversifiées pour assurer une articulation viable du travail, de la famille et des études. De plus, elle a fait ressortir que cette fameuse conciliation est également nécessaire pour nombre de personnes qui ont sous leur responsabilité des parents âgés, des personnes malades ou handicapées, etc. Le deuxième article, signé par Francine Descarries et Christine Corbeil, en collaboration avec Geneviève Guernier, nous offre un excellent aperçu d'une recherche sur les parents-étudiants à l'UQAM, entreprise

► à compter de 2006 et qui a permis de rejoindre plus de 750 parents-étudiants. Cette étude nous révèle que les parents-étudiants, dans une proportion significative (55,8 %), détiennent un emploi en sus de leurs études, que près d'un parent-étudiant sur deux a recours à l'Aide financière aux études et que la majorité de ces parents-étudiants considère vivre en situation de grande et même de très grande précarité financière. Ces parents-étudiants manquent de temps pour tout : mener à bien leurs études, s'occuper de l'éducation et du bien-être des enfants, assurer une vie de famille de qualité et avoir un peu de temps pour soi. Il s'agit d'une situation extrêmement frustrante qui limite la pleine accessibilité aux études et la réussite académique des parents-étudiants. Cette situation nous interpelle fortement comme universitaires et féministes et il nous apparaît essentiel de supporter les principales recommandations du rapport qui visent notamment le développement de diverses mesures de nature économique et de services de garde des enfants. Ces recommandations sont d'autant plus pertinentes qu'elles vont dans le même sens que les revendications formulées par le Comité de soutien des parents-étudiants de l'UQAM. En effet, sous la plume de Julie Noël et de Véronique de Broin, nous apprenons que ce Comité, qui regroupe plus de 400 membres, poursuit deux grandes visées : la mise en place d'une politique familiale à l'UQAM qui impliquerait, notamment, des mesures de nature financière et la mise sur pied d'une Halte-garderie pour répondre aux besoins les plus urgents des parents-étudiants.

C'est donc avec conviction, que je nous invite à appuyer ces mesures « essentielles » pour un réel accès démocratique au savoir pour les étudiantes et étudiants qui ont le bonheur d'avoir des enfants. ●

Entrevue avec la professeure  
Maria Nengeh Mensah

## Les défis actuels des étudiantes et des militantes féministes : « être cohérente, accepter l'incertitude et rompre avec le conservatisme »

**Marie-Ève Gauvin**

Étudiante à la maîtrise en travail social –  
concentration en études féministes

**Maria Nengeh Mensah est professeure à l'École de travail social et membre de l'IREF depuis septembre 2002. Elle enseigne le cours FEM5000 Atelier synthèse en études féministes depuis 2000. Elle est active au sein des mouvements de lutte contre le VIH/sida depuis les années 1980, ainsi que dans les mouvements pour la défense des droits des femmes qui exercent le travail du sexe depuis les années 1990. Actuellement ses travaux de recherche portent sur la culture du témoignage de la séropositivité au VIH, sur la gérance dans l'industrie du sexe au Canada, ainsi que sur la sensibilisation des intervenants sociaux concernant les enjeux de la stigmatisation que connaissent les travailleuses et travailleurs du sexe dans leur accès aux services publics.**

**MEG :** J'aimerais que tu me racontes ce qui t'a amenée aux études féministes.

**MNM :** Quand j'étais étudiante en sexologie à l'UQAM en 1992, j'ai rencontré un professeur, Daniel Sansfaçon. Il donnait des séminaires à l'époque où on fumait encore dans les classes au rez-de-chaussée du pavillon W. Il nous parlait de philosophie (Nietzsche, Derrida, Foucault) et d'analyses du discours (MacKinnon, Irigaray, Butler). Et on s'intéressait beaucoup au féminisme, un paradigme qui, selon lui, était incontournable pour penser la sexualité. La contribution de ce professeur a donc été très importante parce qu'il était le seul, parmi tous nos enseignants, qui nous traitait comme des égaux intellectuels. Il trouvait que nos



■ Bangkok 2004 : Maria Nengeh Mensah (à l'avant) rencontre le Durbar Mahila Samanwaya Committee de Calcutta dans le cadre de l'organisation du Forum XXX (2005)

points de vue étaient intéressants et il nous stimulait beaucoup à réfléchir et à faire des liens, des ponts, avec le féminisme. Pour moi, tout ça faisait déjà sens puisque j'avais décidé de faire un mémoire de maîtrise sur les femmes séropositives. Les analyses féministes étaient donc importantes comme cadre d'analyse. Cette personne nous a tellement stimulées, qu'on s'est retrouvés sept à huit étudiante.s, à créer un groupe de lecture qu'on a appelé le « Noyau dur ». On a aussi fondé l'Association des étudiantes et étudiants de 2<sup>e</sup> cycle en sexologie de l'UQAM. On est allé chercher des sous et on faisait des soirées, même des week-ends de lecture, sur différents textes. Ça été une période riche, très instructive et nourrissante.

L'autre personne qui m'a beaucoup animée, c'est Micheline de Sève. En fait, si j'avais une affinité pour les théories féministes de la sexualité et du genre,

▶ je n'avais pas rencontré d'obstacles à ce niveau jusqu'au jour où, après avoir déposé mon projet de mémoire portant sur la perception que les femmes vivant avec le VIH ont de la sexualité, j'ai essuyé une critique. D'entrée de jeu, mon projet indiquait que les analyses féministes allaient être mon cadre théorique, et à l'époque, ça ne passait pas.

J'ai donc parlé à Micheline de Sève qui était alors directrice de l'IREF et je lui ai exposé mon problème. Elle a tout de suite réagi en disant que ça n'avait pas de sens, et que justement une concentration de 2<sup>e</sup> cycle en études féministes allait être mise sur pied, et que je pourrais l'intégrer à l'intérieur de mon programme de maîtrise. Au niveau personnel, Micheline m'a beaucoup encouragée à maintenir mes choix théoriques. Elle a écrit une

avait principalement des étudiantes en sexologie, puis après se sont jointes des étudiantes de la concentration en études féministes où j'ai suivi le cours FEM7000 *Séminaire multidisciplinaire en études féministes*, c'était la première fois que Micheline de Sève le donnait. Les étudiantes avaient un parcours très diversifié. Si je fais ce lien avec mon parcours féministe, c'est parce que cette expérience a été une grande inspiration qui ne m'a jamais quittée. C'est resté en moi jusque dans mes propres enseignements en études féministes. Je comprends ce que vivent les étudiantes parce que je suis passée par là. Je sais ce qui a été facilitant, et je sais ce qui a été vraiment décevant ou répétitif. Donc c'est à travers les ami.e.s, les collègues, les professeur.e.s, qu'en grande partie j'ai été amenée au féminisme. Et aussi parce que je travaillais sur les femmes marginalisées.

concentration ou au certificat en études féministes, elles respirent. Il y a une sorte de grande bouffée d'air, un grand enthousiasme. On est contentes d'être ensemble et d'avoir le féminisme comme point de départ. Et, à partir de là, on va plus loin.

**MEG :** Depuis 1996, tu as enseigné dans diverses disciplines : communication, sexologie, histoire de l'art, travail social, études des femmes, puis études féministes. Quelles sont les différences que tu as observées entre les étudiant.e.s féministes que tu as côtoyées au fil des ans ? Y a-t-il des transformations dans leurs préoccupations, leurs valeurs, dans les thèmes qu'elles souhaitent aborder et même dans ta relation avec elles ?

**MNM :** En fait, le livre *Dialogues sur la troisième vague féministe* (remue-ménage, 2005), est né justement du constat d'un changement dans les préoccupations et valeurs des «jeunes» féministes que je côtoyais. Entre 1996, l'année où j'ai commencé à enseigner à l'Institut Simone de Beauvoir, et 2003, j'ai développé cette idée d'encourager les réflexions écrites parce que je constatais chez les étudiantes beaucoup d'intérêts pour des auteures comme Judith Butler, qui n'était pas encore publiée en français. Les anglophones parlaient de la «third wave», mais dans les faits il y avait peu de groupes ou d'organisations qui mettaient en pratique la critique interne au féminisme. Pour moi, les discours sur la troisième vague c'était ça : entre féministes, il fallait se parler, se dire ce qui marche, ce qui ne marche pas, ce qu'on retient, et ce qu'on met en pratique. Et je pense que les anglophones en ce sens ont été, et qu'elles sont encore, très prolifiques à mettre ce dialogue en mots, à écrire là-dessus. Cela dit, j'observais qu'au niveau des francophones, il y avait des filles, des gars, des groupes qui réalisaient des choses, mais ils et elles n'écrivaient pas ou peu sur les préoccupations qu'il y avait derrière. Ces nouvelles féministes ne documentaient pas leurs actions ni les critiques féministes qui les animent ou qui en découlent. Elles passaient à l'action, sans laisser de traces et demeuraient invisibles, pour ainsi dire, ▶

**Je remarque que, comme moi à l'époque où j'ai suivi le séminaire de Micheline, lorsque les étudiant.e.s se retrouvent dans la concentration ou au certificat en études féministes, elles respirent. Il y a une sorte de grande bouffée d'air, un grand enthousiasme. On est contentes d'être ensemble et d'avoir le féminisme comme point de départ. Et, à partir de là, on va plus loin.**

lettre à la direction du programme de sexologie dans laquelle elle expliquait en quoi l'IREF soutenait mon projet ; et il a été accepté. Micheline m'a énormément validée dans ce que je faisais et elle m'a même invitée à présenter mon travail dans son cours. Tout compte fait, je crois que c'est en réaction à la critique rencontrée que j'ai commencé à me positionner de manière plus affirmative en tant que féministe. Par la suite, je me suis jointe, en 1993, à titre de représentante étudiante au Conseil de l'IREF.

Ces deux rencontres ont donc été très significatives. Mais il y a aussi les étudiantes avec qui je gravitais en sexologie qui m'ont beaucoup inspirée. Nous partagions des affinités pour les théories critiques sur la sexualité : celles des études féministes bien sûr, mais d'autres aussi comme les études postcoloniales. On venait de découvrir Gayatri Chakravorty Spivak et Judith Butler : «Les subalternes peuvent-elles parler ?». C'était toute une réflexion ! Au début, il y

Mon positionnement féministe est certainement aussi en lien avec mon expérience de la minorisation à l'université. Quand je suis arrivée à mon premier séminaire au doctorat en communication à l'Université Concordia, je passais mon temps à expliquer et à éduquer mes professeur.e.s au sujet du féminisme. Il fallait toujours que j'explique et que je justifie pourquoi je travaillais avec cette perspective-là. Cela dit, je pense qu'il est certainement judicieux que les étudiantes développent cette capacité et qu'elles reconnaissent l'importance d'être comprises par leurs interlocuteurs, que ce soit d'autres profs ou d'autres étudiant.e.s dans le groupe-cours, par exemple. Par ailleurs, cela ne permet pas toujours de faire avancer sa propre réflexion, d'aller plus loin. Pour avancer, il vaut mieux être dans un espace où le féminisme est une question partagée. Je remarque que, comme moi à l'époque où j'ai suivi le séminaire de Micheline, lorsque les étudiant.e.s se retrouvent dans la

▶ dans les plans de cours en français.

**MEG:** Et quelles sont ces préoccupations, réflexions et actions critiques qui devraient être davantage mises de l'avant ?

**Je m'investis dans des luttes qui peuvent paraître controversées : la reconnaissance des travailleuses du sexe, la parole des personnes vivant avec le VIH, la lutte contre la stigmatisation des groupes de la diversité sexuelle.**

**MNM:** Je pense surtout aux réflexions féministes sur les sexualités disons « positives ». L'idée de se réapproprier le côté productif, volubile et enthousiaste de la sexualité. Parce que selon moi, une grande contribution du féminisme au cours du 20<sup>e</sup> siècle a été d'illustrer à quel point la sexualité est un lieu de contrôle et de domination des femmes. C'est un acquis majeur de pouvoir reconnaître ça, mais souvent les jeunes féministes en restent là, à cette prise de conscience que la sexualité est instrumentalisée. Pourtant, elles ont tout à gagner à être curieuses et ouvertes sur ces questions. Et, lorsqu'elles s'y mettent, elles parlent des aspects constructifs des multiples existences sexuelles, érotiques et corporielles, de même que des rapports de pouvoir extraordinaires qu'y exercent les genres. Alors, si tu me demandes qu'est-ce qui a changé entre 1996 et aujourd'hui, je crois que c'est surtout le désir de subvertir le féminisme de l'intérieur qui a diminué, de le bouleverser sans en perdre la trace. « J'ai le désir de subvertir » a cédé la place à une volonté plus conservatrice. Un peu comme si on avait cette crainte de perdre les acquis du féminisme ou de voir le féminisme disparaître et du coup, on s'enracine dans ce qu'il a de plus irrédécible : *la femme, la sexualité, la lutte.*

**MEG:** Qu'est-ce que tes perspectives en travail social apportent à ton enseignement en études féministes ? Et inversement, qu'est-ce que ton féminisme apporte au travail social ?

**MNM:** Eh bien, il y a énormément de cohérence entre ces deux champs théoriques et pratiques. N'étant pas travailleuse sociale de formation, au

début ça été tout un débat intérieur, je me demandais ce que je faisais là. Je me disais : « Qui suis-je pour enseigner à des travailleuses sociales, travailleurs sociaux ? » Cela dit, je me suis vite rendue

compte que j'analyse des problèmes sociaux et que, ça aussi, c'est l'objectif du travail social. Le travail social intervient, permet de créer des liens, de renforcer des associations entre des personnes, des institutions, des contextes. J'ai ma place là-dedans. D'autant plus que, dans l'approche féministe, ce que je privilégie, qu'elle soit théorique ou en terme de praxis, c'est vraiment important que ce soit les personnes qui dirigent l'initiative d'intervention et qui soient au cœur ou à la base de l'identification des différentes facettes des problèmes vécus. D'ailleurs, je m'investis dans des luttes qui peuvent paraître controversées : la reconnaissance des travailleuses du sexe, la parole des personnes vivant avec le VIH, la lutte contre la stigmatisation des groupes de la diversité sexuelle. J'ai fait ce choix du « par et pour » les personnes marginalisées justement parce que j'estime qu'il y a un décalage avec la façon dont on a encore trop tendance à définir le problème à leur place. Et, cela est particulièrement le cas lorsqu'il est question des femmes et des sexualités. Ce décalage me pousse à vouloir renforcer la façon dont les personnes se rendent audibles et à favoriser la création d'espaces où elles pourront le faire. Il me semble que ça, c'est à la fois une approche féministe et de travail social.

**MEG:** En terminant, selon toi, quels sont les défis actuels des étudiantes et des militantes féministes ?

**MNM:** Je crois que les défis peuvent se résumer à trois choses : être cohérente, accepter l'incertitude et rompre avec le conservatisme.

Premièrement, je pense que le défi de la cohérence est vraiment important. Rechercher la cohérence entre nos idées, nos idéaux, ce qu'on met de l'avant dans nos analyses et dans les travaux qu'on mène, dans les cours que l'on choisit ou que l'on enseigne, dans notre sujet de mémoire, dans la poursuite ou non de nos études... C'est un défi à la fois personnel et professionnel.

Deuxièmement, il est important en tant que professeure d'amener les étudiantes à accepter l'incertitude, parce qu'elles ont ce besoin urgent de se positionner. Elles veulent être assises sur une chaise ou sur l'autre, mais pas entre les deux. Par exemple, dans le cours de premier cycle au certificat, FEM5000 *Atelier synthèse en études féministes*, j'essaie de les amener à faire cet exercice : on accepte de troubler le féminisme de l'intérieur, comme féministes, de manière à prendre acte de ses multiples effets et de ses contradictions. On en ressort avec une analyse de la complexité.

Troisièmement, je pense qu'il faut chercher à rompre avec le conservatisme féministe. Il faut être plus à l'écoute, cesser de déterminer le problème à la place des femmes, des hommes et des transgenres qui le vivent. Je souhaite que les féministes soient plus subversives...

**MEG:** Merci beaucoup Maria Nengeh! ●

## Le féminisme : un choix théorique et militant en faveur du changement social

**Francine Descarries**

Professeure, Département de sociologie  
Coordonnatrice de la recherche, IREF

Lors de la première séance du Séminaire multidisciplinaire en études féministes (FEM9000) de la session d'hiver 2011 actuellement en cours à l'IREF, j'ai demandé aux neuf étudiantes participant à ce séminaire de doctorat d'exposer, en deux ou trois pages, leur définition de travail du féminisme. Les textes présentés par les unes et les autres au cours des premières séances du séminaire se sont révélés des plus intéressants et diversifiés.

Dosant savamment subjectivité, expériences personnelles et synthèse de connaissances ou d'intérêts, ces courts essais révèlent la multiplicité des points de vue et postures théoriques que génère la diversité des expériences personnelles et disciplinaires réunie au sein du groupe. Ils donnent également un aperçu de la boîte à outils féministes dont disposent les étudiantes de l'IREF au moment où elles entreprennent leurs études doctorales. Enfin un même fil conducteur les traverse, soit une volonté commune des auteures de penser et d'agir le féminisme comme outil analytique et sociopolitique pour encadrer leur engagement en faveur d'un idéal d'égalité, de liberté et de solidarité.

Évidemment, tous les textes soumis ne peuvent être reproduits ici, faute d'espace. Cependant, afin de faire partager au lectorat du Bulletin, le plaisir et l'intérêt des contributions soumises par les étudiantes du séminaire, le texte de l'une d'entre elles, Rosemarie Fournier-Guillemette, est présenté ci-après. Je suis confiante que la lecture de ce texte vous donnera, comme c'est le cas pour moi, confiance en la capacité des jeunes universitaires à prendre la relève pour appréhender, dans divers temps et espaces, la réalité sociale du point de vue des femmes et proposer une alternative au modèle traditionnel d'organisation des rapports sociaux de sexe fondé sous l'emprise du patriarcat. Bonne lecture!

## Le féminisme en/et/par moi, ou Comment je suis devenue une femme

**Rosemarie Fournier-Guillemette**

Étudiante au doctorat en études littéraires – concentration en études féministes

- **Le féminisme, c'est le constat d'une inégalité et la volonté inénarrable d'en finir.**
- **Le féminisme, c'est la conscience de vivre dans un monde où la différence aliène et le rejet de cette subordination.**
- **Le féminisme, c'est écouter, regarder et, surtout, parler d'une voix pleine.**

Je suis une enfant des luttes féministes. Née dans les années quatre-vingt au Québec, j'arbore avec fierté mes deux noms de famille – même si je n'utilise parfois que celui de ma mère – et les mains de mon amoureux sont plus souvent que les miennes trempées dans l'eau de vaisselle.

J'ai longtemps vécu sous le signe de la revendication féministe sans même le savoir et sans m'y identifier. Pourtant, toujours, j'ai su que je pouvais devenir ingénieure, ou astronaute, ou écrivaine,

sans que le sexe dont la nature m'avait arbitrairement pourvue n'entre en ligne de cause. Aux côtés de mon frère, j'ai joué à la guerre avec mes poupées, tout comme nous avons construit de fabuleux vaisseaux intergalactiques et des manoirs romantiques avec le contenu de l'énorme boîte de Lego hérités d'un cousin. Dans la bulle confortable de mon enfance, l'égalité – je dirais même, l'absence de différence – entre les sexes n'était pas un acquis : c'était une certitude, une constante, un principe.

Lorsque, au détour de la vingtaine, j'ai croisé, au bas d'une page, la phrase : « On ne naît pas femme, on le devient<sup>1</sup> », ainsi que la réflexion que l'illustre auteure offre sur l'altérité ontologique imposée aux femmes, il m'a semblé que le monde autour de moi prenait forme nouvelle. Ainsi, cette féminité qu'on m'avait imposée entre les poupées et les séances de maquillage enfantines, celle qui m'a poussée à adorer puis détester le rose, ne découlait pas de la présence, entre mes jambes, d'une cavité aux vertus étonnantes, mais bien d'une socialisation constante. Rien n'est plus vrai : si les hommes ont généralement affaire à un discours descriptif, qui encense leur virilité, leur intelligence et leur créativité, les enjoignant à en faire noble usage, les femmes, de leur côté, doivent souffrir un discours prescriptif où leur sont imposées des normes contraignantes entourant leur vie publique comme leur vie privée. Écartelé entre la vierge, la pute et la mère, l'individu de sexe féminin est aux prises avec des représentations sociales et

► culturelles qui le confinent à une altérité toujours négative. Ses représentations positives sont incompatibles : le mythe chrétien de la Vierge Marie, par son aspect inatteignable – la grossesse est le signe le plus évident de l'activité sexuelle –, cantonne la population féminine à son alter ego, Marie-Madeleine, la pécheresse en attente de pardon. Par le pouvoir de sa plume, Simone de Beauvoir m'a affranchie de l'obligation d'être Femme ; pourtant, le vide créé par cette perte identitaire devait être rempli.

Si on devient femme, qu'on ne l'est pas dès la naissance, qu'est-on ? La liberté offerte par la célèbre citation peut être étourdissante. C'est la lecture de Judith Butler qui m'a alors permis d'envisager cet étourdissement comme la possibilité d'une prise de contrôle, en mettant de l'avant l'importance de la performance dans l'établissement de l'identité :

Au lieu de considérer l'identité de genre comme une identification originale servant de cause déterminante, on pourrait la redéfinir comme une histoire personnelle/culturelle de significations reçues, prises dans un ensemble de pratiques imitatives qui renvoient indirectement à d'autres imitations et qui, ensemble, construisent l'illusion d'un soi genre originel et intérieur ou encore qui parodient le mécanisme de cette construction<sup>2</sup>.

Ce que je retiens de Judith Butler, c'est cette intimation à l'agir : «joue», me dit-elle, «joue jusqu'à la limite, et les normes perdront de leur solidité.» Le moindre mouvement, la plus petite parole voient alors leur importance politique révélée. Cette danse de l'identité, comprise et maîtrisée, oblige à s'interroger sur les rapports de pouvoir et les inégalités sociales, car le basculement des discours normatifs et contraignants est précisément ce que vise la déconstruction de ces identités imposées par la société hétéro-normative. Réconciliée avec moi-même, ma marche à travers le monde féministe pouvait maintenant commencer.

Mon trajet m'a alors amenée sur un terrain de jeu que nous côtoyons géographiquement et culturellement, les États-Unis. Lieu de toutes les libertés – et de toutes les inégalités –, l'Amérique est une nation unique, qui s'est bâtie à la sueur de ses esclaves, qu'elle a ouvertement exploités et privés de ses droits jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. À l'aube des années quatre-vingt, après avoir été exclues des luttes antiracistes, les femmes noires américaines se sont levées et ont affirmé que, si toutes les femmes sont blanches et que tous les Noirs sont des hommes, quelques-unes d'entre elles sont courageuses<sup>3</sup>. Entre les voix de Carole Boyce Davies et bell hooks, j'ai trouvé, ajustée à mon oreille, celle d'Alice Walker dans sa définition du *womanism* :

Traditionally a universalist, as in :  
«Mama, why are we brown, pink, and yellow, and our cousins are white, beige and black ?» Ans. «Well, you know the colored race is just like a flower garden, with every color flower represented.» Traditionally capable, as in : «Mama, I'm walking to Canada and I'm taking you and a bunch of other slaves with me.» Reply : «It wouldn't be the first time<sup>4</sup>.»

Parole multiple et universelle, inclusive et engagée que celle de l'écrivaine, qui jongle alors avec les variables facettes de l'identité en favorisant leur diversification. De plus, comme l'affirme Davies<sup>5</sup>, la multiplication des identités et la superposition des catégories mènent à l'effacement des frontières, un processus qui ne peut que nuire aux discours hégémoniques que sont le patriarcat, le capitalisme et le néocolonialisme. Ni migrante ni noire, j'ai pourtant puissamment ressenti cet appel à résister aux identités imposées, à porter mon existence à bouts de bras, toujours plus loin.

Je ne suis pas la militante, aveuglée par le feu des idéologies, qui brandit une pancarte au coin d'une rue. Je ne suis pas l'intellectuelle, cachée dans sa tour d'ivoire, qui se targue d'avoir sur le monde une perspective objective. Je ne suis pas la jeune femme, née au Québec dans les

années quatre-vingt, qui croit que la revendication appartient au passé.

Je suis féministe : je questionne, je prends position et j'agis. ●

1 Beauvoir, Simone de, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1976 [1949], p. 13.

2 Butler, Judith, *Trouble dans le genre*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Éric Fassin, Paris, La Découverte, 2005, p. 262.

3 Je fais ici référence à l'ouvrage collectif de Gloria T. Hull, Patricia Bell Scott et Barbara Smith, intitulé *All the Women are White, All the Blacks are Men, But some of Us Brave: Black Women's Studies*, (New York), The Feminist Press at The City University of New York, 1982, 432 p.

4 Walker, Alice, *In Search of our Mothers' Gardens: Womanist Prose*, San Diego (Calif.), Harcourt Brace Jovanovich, 1983, p. xi. Nous traduisons : Traditionnellement universaliste, comme dans : «Maman, pourquoi sommes-nous brun, rose, et jaune, et nos cousins sont blanc, beige et noir ?» Rép. : «Bien, tu sais, les gens de couleur sont comme un jardin floral, où chaque couleur de fleur est représentée.» Traditionnellement capable, comme dans : «Maman, je marche jusqu'au Canada et je vous emmène, toi et une bande d'esclaves, avec moi.» Réponse : «Ça ne serait pas la première fois.»

5 Voir Davies, Carole Boyce, *Black Women, Writing and Identity*, Londres et New York, Routledge, 229 p.

Compte rendu de la demi-journée d'étude

## Articulation travail-famille-études-vie personnelle : une approche féministe

**Caroline Désy**

Agente de recherche et de planification, IREF

**Entre les courses et la vaisselle ; entre devoirs, garderie et vie ! On court toutes après le temps, dit l'adage populaire : mais qu'en est-il de la recherche sur l'articulation travail-famille-études-vie personnelle dans une perspective féministe ?**



© Emilie Tournache, SAV, UQAM

**I Caroline Désy**

L'IREF organisait le 22 octobre 2010 une demi-journée d'étude afin d'entendre des chercheuses exposer les résultats de leurs recherches sur le sujet et d'échanger sur les réalités et besoins spécifiques de différentes catégories de travailleuses, ainsi que sur des stratégies de changement social à préconiser et à développer.

La première partie de la matinée a permis à trois équipes de rendre compte de leurs résultats de recherche.

**Diane-Gabrielle Tremblay**, professeure à la TELUQ et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les enjeux socio-organisationnels de l'économie du savoir, a traité du soutien organisationnel nécessaire à l'articulation emploi-famille. L'auteure d'études sur le soutien organisationnel à la conciliation emploi-famille dans les secteurs policier et infirmier au Québec, affirme d'emblée préférer le terme « emploi » à celui de « travail » qui ne fait pas de distinction entre le travail salarié et le travail domestique. De plus, bien qu'on pense tout de suite aux familles avec des jeunes enfants quand on traite de ce sujet, elle rappelle que la conciliation

concerne aussi les familles dont les enfants sont d'âge scolaire, en plus d'inclure les soins aux proches dépendants, que ce soit un conjoint ou un parent. De ce point de vue, si le soutien de l'organisation est souvent bien affirmé pour les congés ou les assouplissements liés à la parentalité, les situations sont parfois plus floues, affirme Diane-Gabrielle Tremblay en ce qui concerne les congés relatifs au soutien de proches malades. Ces recherches, conclut-elle, ont confirmé le rôle médiateur du milieu professionnel et de l'employeur : sans le soutien des collègues, du ou de la supérieur.e hiérarchique et, de façon plus générale de l'entreprise ou de l'institution, il est difficile pour les employé.e.s d'articuler tous les aspects de leur vie et de conserver leur motivation au travail.

**Catherine Des Rivières-Pigeon**, professeure au Département de sociologie de l'UQAM et membre de l'IREF, a traité de la « Conciliation travail-famille chez les employées de marchés d'alimentation ». Fruit d'une recherche en partenariat avec la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ) en collaboration avec **Stéphanie Bernstein**, professeure au Département des sciences juridiques à l'UQAM, et à laquelle les étudiantes **Nabila Kadri**, **Mélanie Lefrançois** et **Isabelle Courcy** ont participé, son exposé a mis en lumière les multiples difficultés auxquelles sont confrontées les travailleuses des marchés d'alimentation. Si le travail de ces femmes est caractérisé par des horaires atypiques et de faibles revenus, l'absence de mesures organisationnelles et le manque de compréhension des collègues viennent

ajouter au défi de l'articulation, tout comme la méconnaissance de leurs droits. La grande détresse de ces femmes, constate Catherine Des Rivières-Pigeon, est d'ailleurs palpable dans les extraits d'entrevues qu'elle nous a offerts. Conclusion de l'étude : ces travailleuses n'ont d'autre choix que d'utiliser des stratégies au travail et dans la famille, des stratégies individuelles et informelles, alors que des mesures collectives et formelles seraient nécessaires.

**Francine Descarries**, professeure au Département de sociologie de l'UQAM et coordonnatrice de la recherche à l'IREF, **Christine Corbeil**, professeure retraitée de l'École de travail social de l'UQAM et professeure associée à l'IREF, et **Geneviève Guernier**, étudiante de premier cycle en sociologie, ont ensuite fait part des résultats d'une recherche menée à l'UQAM auprès de parents-étudiants : « Les parents-étudiants de l'UQAM : réalités et besoins ». Cette étude s'est d'abord attardée à dresser un portrait de cette population de l'UQAM qui est invisible dans les statistiques institutionnelles. Ainsi, une constante que met en évidence les diverses études sur l'articulation emploi-famille est « la course contre la montre » qui complique la gestion du temps des parents au travail. Les parents-étudiants de l'UQAM ne font pas exception à cette règle puisque presque six parents-étudiants sur dix considèrent manquer de temps pour leur famille. L'enquête a abordé également la question des besoins exprimés par les parents-étudiants et les moyens de les soutenir. Sous ce rapport, les auteures soulignent que s'il n'existe pas une mesure universelle susceptible de régler l'ensemble des problèmes posés par l'articulation études-familles, la répartition des réponses à l'enquête laisse entrevoir que les mesures à caractère économique et celles reliées à la garde des enfants de tout âge sont celles qui sont le plus souvent souhaitées.

La seconde partie de la matinée était consacrée à des échanges entre des intervenantes du milieu syndical et communautaire : **Aline Pajot** et

► **Gaëtane Lemay**, membres du Comité de condition de vie et de travail des femmes du Syndicat des employées et employés de l'UQAM (SEUQAM); **Carole Gingras**, directrice de la condition féminine FTQ, et **Kim Paradis** coordonnatrice du dossier «Équité salariale et Droits au travail» au Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail (CIAFT). Chacune d'entre elles, à partir de son expérience spécifique, a fait valoir l'utilité de faire pression pour changer les lois, notamment la Loi sur les normes du travail, tout comme de la nécessité de faire preuve de créativité dans les lieux de travail pour l'instauration de mesures permettant une meilleure souplesse au travail. ●

**Références électroniques :**

D.-G. Tremblay : notes de recherches disponibles en ligne sur les sites de la Chaire de recherche du Canada sur les enjeux socio-organisationnels de l'économie du savoir et de l'Alliance de recherche université communauté sur la «gestion des âges et des temps sociaux» (ARUC-GATS) : [http://www.teluq.quebec.ca/chaireecosavoir/html/notes\\_fs.htm](http://www.teluq.quebec.ca/chaireecosavoir/html/notes_fs.htm) et [www.teluq.uqam.ca/aruc-gats](http://www.teluq.uqam.ca/aruc-gats).

Rapport de recherche «Connaître les parents-étudiants de l'UQAM. Réalités, besoins et ressources», première partie, 2007 : <http://www.vie-etudiante.uqam.ca/info/Documents/etudesfamille/Parents-étudiants-UQAM-IMPRESSON.pdf>

Bibliographie (site de Travail Canada) sur le thème de la conciliation travail-vie : <http://www.hrsdc.gc.ca/fra/pt/psait/ctv/O4bibliographie.shtm>

Colloque de la FTQ sur la Conciliation travail-vie personnelle, tenu en novembre 2009, document synthèse disponible en ligne : section «Publications» : [www.ftq.qc.ca](http://www.ftq.qc.ca)

## Connaître les parents-étudiants de l'UQAM : réalités, besoins et ressources<sup>1</sup>

**Christine Corbeil et Francine Descarries**  
Codirectrices de la recherche

En collaboration avec  
**Geneviève Guernier**  
Étudiante au baccalauréat en sociologie

**La question de l'articulation famille-travail occupe les esprits depuis plusieurs décennies. Bien que de nombreux aménagements restent à faire, des employeurs des secteurs privés et publics ont déjà été sensibilisés à cette problématique et des mesures ont été mises en place dans certaines entreprises. Par contre, celle de l'articulation études-famille reste à ce jour peu documentée et les mesures mises à la disposition des parents-étudiants sont encore à l'état embryonnaire ou ponctuel. En raison des nombreux liens pouvant être établis entre la situation des parents-travailleurs et celle des parents-étudiants qui doivent souvent composer non seulement avec une vie personnelle, une famille et des études, mais aussi avec un emploi, nous avons jugé pertinent d'ajouter la réflexion sur l'articulation études-famille à la réflexion globale sur les conditions à développer pour garantir une égalité de droits et de faits entre les hommes et les femmes, tant dans l'espace privé que dans l'espace public.**

La présente recherche a été entreprise en 2006 avec pour objectifs de développer une meilleure connaissance de la population des parents-étudiants de l'UQAM et d'élaborer des stratégies et des mesures institutionnelles susceptibles de faciliter la poursuite des études et de favoriser l'accès au diplôme universitaire. Sous la direction de Christine Corbeil et de Francine Descarries, Geneviève Gariépy et Geneviève Guernier ont réalisé une première étape du projet de recherche<sup>2</sup> qui visait à esquisser, à partir

d'une revue documentaire, un portrait général de la situation des parents-étudiants au Québec et à faire l'inventaire des services offerts par les gouvernements et les universités.

La deuxième étape du projet a été consacrée à la réalisation d'un sondage par questionnaire (63 questions semi-ouvertes et fermées) afin de connaître les réalités et les besoins des parents-étudiants à l'UQAM. En l'absence de listes internes qui auraient permis de rejoindre directement les parents-étudiants inscrits à l'UQAM à la session d'hiver 2008, il a été convenu de mettre en ligne le questionnaire et de le distribuer en version électronique<sup>3</sup>. Ce choix méthodologique s'est avéré judicieux puisque plus de 750 parents-étudiants ont répondu à ce vaste sondage. Quant au caractère représentatif des données recueillies, soulignons le fait que la population de parents-étudiants rejointe par notre sondage est inscrite dans les différentes facultés de l'UQAM selon une distribution sensiblement identique à celle de la population étudiante en général.

Comment caractériser les parents-étudiants de l'UQAM? Quels sont leurs conditions de vie, leurs besoins et leurs aspirations? Quelle est leur appréciation de leur passage à l'université? Comment perçoivent-ils le partage au sein de l'univers domestique? Quelles mesures revendiquent-ils pour réussir à mieux articuler vie académique et responsabilités familiales? Sans prétendre répondre de manière exhaustive à toutes ces questions, nous donnerons un aperçu des faits saillants qui se dégagent de cette enquête. ►



I De gauche à droite : Christine Corbeil, Francine Descarries et Geneviève Guernier

**Qui sont les parents-étudiants de l'UQAM et quelle est leur situation ?**

- Trois fois plus de femmes que d'hommes ont répondu au sondage. Il y a donc lieu de croire que les étudiantes qui conjuguent parentalité et études sont beaucoup plus nombreuses que les étudiants qui partagent cette même réalité.
- Deux parents sur trois ont au moins un enfant âgé de moins de cinq ans à leur charge. Au moment de l'enquête, 129 parents-étudiants (90 mères et 39 pères) avaient un enfant de moins d'un an.
- Plus de la moitié des parents-étudiants (55,8 %) occupent un emploi en sus de leurs études. Les pères-étudiants sont proportionnellement plus nombreux que les mères-étudiantes à conjuguer famille-études-travail : 70,6 % vs 51,7 %.
- Plus des deux tiers des parents-étudiants qui occupent un emploi, soit 69,4 %, y consacrent plus de 15 heures par semaine, et parmi eux, une proportion non négligeable, soit 25,6 % des mères-étudiantes et 35,6 % des pères-étudiants, y accorde plus de 36 heures par semaine.
- Près d'un parent-étudiant sur deux reçoit l'Aide financière aux études (AFE).

Pour 87,6 % des bénéficiaires, soit près de neuf sur dix, une partie de cette aide est versée sous forme de prêt.

- Plus d'un parent-étudiant sur deux (55,8 %) affirme vivre une situation de grande ou de très grande précarité financière. Cette réalité est partagée par une plus grande proportion de mères-étudiantes (57,9 %) que de pères-étudiants (48,4 %). Les conséquences liées à cette situation sont évoquées dans les commentaires des répondant.e.s : endettement, réduction des dépenses, choix d'étudier à temps partiel pour pouvoir consacrer plus de temps au travail rémunéré, conflits liés à la gestion financière qui alourdissent la vie de famille et minent l'harmonie du couple, découragement face à la poursuite des études, etc.
- La majorité des parents-étudiants (73,9 %) sont inscrits au premier cycle. Proportionnellement, plus de pères-étudiants sont inscrits aux cycles supérieurs.
- Deux parents-étudiants sur cinq (41,0 %) étudient à temps partiel. Les pères-étudiants (37 %) sont un peu moins nombreux, en proportion, à faire ce choix que les mères-étudiantes (42,1 %).

**Comment vivent-ils l'articulation études/famille ?**

La course contre la montre est une réalité bien présente dans la gestion du temps des parents-étudiants. C'est plus de la moitié des mères et des pères-étudiants qui, dans des proportions similaires (55,3 % et 54,0 %), jugent insuffisant, sinon très insuffisant, le temps dont ils et elles disposent pour leurs études, alors que près de six parents-étudiants sur dix considèrent également manquer de temps pour leur famille. Ce manque de temps « pour tout faire » constitue une sérieuse source de frustration et ressort dans les témoignages de plusieurs répondant.e.s. Qu'il s'agisse du temps à consacrer aux lectures préparatoires pour les cours, pour « plancher » sur les examens, pour parfaire les travaux ; pour participer aux activités des enfants, pour superviser les devoirs ou pour simplement leur prêter l'attention qu'on aimerait leur donner, pour occuper un emploi ou pour y consacrer suffisamment d'heures pour en tirer les revenus nécessaires au quotidien ; pour accomplir le travail domestique : le temps manque. Enfin, il est une denrée rare pour les couples qui trouvent difficilement du temps pour entretenir leur relation, tout comme il manque cruellement aux unes et aux autres pour des activités de loisirs, de bénévolat et de militance.

La lourdeur de l'articulation famille-études s'avère en l'occurrence la principale cause d'insatisfaction identifiée par les parents-étudiants en regard de leur situation aux études, au point d'ailleurs de les amener à considérer pour la plupart qu'elles et ils ne sont pas en mesure de profiter pleinement de leur passage à l'université.

Contrairement à ce que l'on aurait pu envisager compte tenu de l'âge et du statut des personnes interrogées, le portrait du partage des tâches au sein des couples qui articulent études-famille ne s'éloigne pas tellement de la réalité de la division sexuelle du travail largement documentée au sein des couples qui articulent famille-travail. En effet, une majorité de mères-étudiantes estiment être les principales responsables de la plupart

des tâches domestiques ou des soins aux enfants, données que confirment les propos tenus par les pères-étudiants à ce sujet.

### Quels sont leurs besoins et leurs ressources ?

Sur une liste de dix mesures de soutien soumises aux parents-étudiants, aucune d'entre elles n'a été majoritairement retenue comme prioritaire. Deux des trois premières mesures de soutien les plus souvent identifiées par les parents-étudiants sont d'ordre financier et concernent l'octroi de bourses pour congés parentaux (40,7 %) et l'aide financière d'urgence (26,8 %). L'obtention d'une halte-garderie à l'UQAM rallie pour sa part plus d'un parent sur trois (36,2 %) reflétant sans doute le fait que les besoins de garde sont loin d'être adéquatement comblés. L'ouverture de places en garderie pour les parents-étudiants qui ne nécessitent pas un système de garde à plein temps ou qui n'ont pas les moyens de se l'offrir, est perçue également comme une priorité par 22,6 % des répondant.e.s.

### En conclusion

De tels résultats laissent entrevoir que l'implantation de mesures ou de stratégies

visant à faciliter la rétention aux études doit s'arrêter à la diversité des situations et des besoins des parents-étudiants. Tous et toutes ne connaissent pas une situation économique précaire, ne sont pas aux études à temps partiel, n'ont pas des problèmes de garde ou ne sont pas accablés par les exigences de l'articulation famille-études, mais il se trouve qu'un grand nombre d'entre elles et d'entre eux vivent de telles situations et que certains et certaines les cumulent.

De toute évidence, il n'y pas une mesure universelle qui puisse régler l'ensemble des problèmes posés par l'articulation études-famille, mais la répartition des réponses laisse tout de même entrevoir que les mesures à caractère économique et celles reliées à la garde des enfants de tout âge sont plus souvent souhaitées que d'autres. Parmi les mesures administratives évoquées des parents-étudiants, il y a lieu de rappeler l'importance de pallier l'invisibilité de cette population dans les données institutionnelles, invisibilité qui entraîne une absence de prise en compte de leurs réalités et besoins au sein de l'université.

Des démarches concrètes devront être entreprises à court et moyen termes pour

diffuser les résultats de cette recherche auprès de la communauté universitaire et des instances gouvernementales concernées par la problématique, afin que les ressources nécessaires soient mises en place pour prévenir l'abandon des études et faciliter l'obtention d'un diplôme pour cette population des parents-étudiants<sup>4</sup>.

- 1 La recherche a été rendue possible grâce au soutien financier du Secrétariat à la condition féminine et du ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport du Québec, du Syndicat des étudiant.e.s employé.e.s de l'UQAM (SETUE), des Associations étudiantes facultaires et de la Faculté des sciences humaines de l'UQAM ainsi que des Services à la vie étudiante (SVE).
- 2 Le rapport de recherche a été diffusé en février 2007 à l'adresse suivante : <http://www.vie-etudiante.uqam.ca/info/Pages/etudesfamille-documentation.aspx>
- 3 La préparation et la gestion du sondage ont bénéficié de l'appui du Bureau de la recherche institutionnelle de l'UQAM.
- 4 Le rapport final de la recherche est disponible sur le site Web de l'IREF. L'IREF est également dépositaire du rapport dans sa version papier Les Cahiers de l'IREF, collection Agora, n°1, 2011.

## La conciliation famille-études : les universités doivent s'adapter

**Julie Noël et Véronique de Broin**

Pour le Comité de soutien aux parents-étudiants de l'UQAM

La conciliation famille-travail est actuellement un enjeu fortement discuté au Québec et ailleurs dans le monde occidental. Dans cette mouvance, se trouve aujourd'hui son pendant moins connu, la conciliation famille-études. Effectivement, le nombre de parents-étudiants ne cesse de se multiplier d'année en année. Cette population représente, par exemple, près de 18 % de la communauté étudiante de l'UQAM<sup>1</sup>. Plusieurs recherches sont publiées à ce sujet dont celle de la CREPUQ<sup>2</sup> en 2010 et celle de

l'IREF en 2007. Selon cette dernière, les parents-étudiants sont majoritairement des femmes (69 %), ayant plus de 30 ans (80 %) et étudiant au premier cycle à temps partiel. Aussi, 67,5 % de l'ensemble des parents-étudiants ont un ou des enfants en bas de 11 ans. Certains faits, tels que les nouvelles réalités du marché du travail exigeant régulièrement un perfectionnement ou la longue durée des études, viennent expliquer ce nouveau phénomène en croissance. Mais cette conciliation, parfois triple, n'est pas simple

et les institutions postsecondaires du Québec tardent à s'adapter, comptant principalement sur les initiatives étudiantes.

C'est précisément ce qui se passe à l'UQAM depuis quelques années. Dans la foulée de l'étude réalisée par l'IREF en 2007, le Comité de soutien aux parents-étudiants de l'UQAM (CSPE-UQAM) est fondé en 2008 par des étudiantes. Dès la première année d'activité de l'organisme, l'effectif du CSPE explose, atteignant les 400 membres. Nous comptons aujourd'hui ►



À droite : Ginette Labonté, étudiante au baccalauréat en sciences juridiques, UQAM, et Lahssen Abbassi, chargé de projet pour la politique familiale, tous deux membres du Comité de travail pour la politique familiale

plus de 600 membres. Les différents témoignages des parents font rapidement réaliser l'ampleur des problématiques quotidiennes vécues par ces derniers ainsi que le manque criant de ressources au sein de l'Université. Le CSPE cible alors les principaux besoins, soit une politique familiale ainsi qu'un service de garde adapté aux réalités des parents-étudiants. L'ampleur de ces projets nous pousse à rechercher des fonds externes pour financer des employé.e.s afin de réaliser nos objectifs. Ainsi, grâce à deux subventions externes, le CSPE a engagé deux chargé.e.s de projet pour la politique familiale et pour la halte-garderie.

### Politique familiale

Le projet pour une politique familiale fut pensé en plusieurs volets. Le premier étant la réalisation d'une recherche sociale et juridique permettant la mise en place d'une telle politique. Ensuite, il y a une part d'éducation populaire se traduisant par différentes activités telles que les kiosques d'information, les cafés-rencontre avec spécialistes invités ou encore une conférence au sujet de la conciliation études-famille tenue en février 2011.

Finalement, le chargé de projet, soutenu par un comité de travail ainsi que par l'exécutif du CSPE, doit entrer en négociations avec l'UQAM et participer à chacune des étapes permettant l'adoption d'une politique familiale pour les étudiant.e.s ayant une personne à charge. La politique familiale forme la base de la solution pour chacune des problématiques rencontrées par les parents-étudiants. Son adoption nous semble le premier pas vers une égalité des chances de réussite académique. Elle nous apparaît comme étant le symbole même d'une reconnaissance de notre situation. Cette politique étant dite familiale, le comité de travail souhaite y intégrer les aidant.e.s naturel.le.s, qu'ils soient parents ou non. Ainsi, les propositions s'appliqueraient à toute étudiant.e ayant une personne à charge. Le comité souhaite également tenir compte des différentes réalités des étudiant.e.s ayant une personne à charge, qu'ils soient, par exemple, chef de famille monoparentale, nouveaux arrivants ou étudiant.e.s chercheur.e.s aux cycles supérieurs. L'ensemble de cette population vit quotidiennement des barrières systémiques au point de vue de l'accès ou de l'entrée, de la persévérance

et de la diplomation. Voici quelques exemples des demandes relatives aux barrières vécues et aux besoins exprimés par les étudiant.e.s ayant une personne à charge :

- ↳ Le recensement systématique des étudiant.e.s ayant une personne à charge (lors de l'inscription par exemple).
- ↳ L'accès à une aide financière adaptée.
- ↳ L'accès aux bourses d'études adaptées à leur situation familiale (les présentes bourses exigeant majoritairement l'étude à temps plein, l'excellence académique ou l'implication communautaire).
- ↳ L'accès à une aide financière d'urgence.
- ↳ La reconnaissance du statut d'étudiant.e à temps plein lors d'une fréquentation à temps partiel (comme le veut la loi sur l'aide financière aux études).
- ↳ Des règles claires quant aux arrangements avec les employé.e.s de l'UQAM, tout particulièrement avec les professeur.e.s.
- ↳ Des congés parentaux pour les étudiant.e.s du premier cycle.
- ↳ La mise en place de services, tels qu'un service de garde adapté, destiné aux parents-étudiants.
- ↳ Des résidences universitaires accessibles et adaptées.

Il ne s'agit là que de quelques exemples parmi une liste de recommandations constamment en progression. Selon le comité, sur lequel siègent deux étudiantes en droit supervisées par deux juristes, il n'est pas question d'accommodements, mais plutôt d'un droit à l'égalité. Les chances de persévérance et de réussite doivent être les mêmes pour l'étudiante chef de famille monoparentale et pour l'étudiant traditionnel célibataire, n'ayant personne à sa charge. Un document préliminaire a été déposé au Service à

► la vie étudiante de l'UQAM dans lequel nous demandons la formation d'un comité de travail au sein de la Commission des études. Nous attendons des nouvelles sous peu.

### **Une halte-garderie à l'UQAM, ça presse !**

Si l'adoption d'une politique familiale apparaît comme la poutre maîtresse de la reconnaissance et de l'encadrement de la condition des parents-étudiants par l'Université, elle ne peut, à elle seule, répondre à toutes les difficultés que pose la conciliation famille-études. Tel que mentionné, l'accès à des services de garde abordables et adaptés à l'horaire des parents-étudiants demeure essentiel pour assurer l'accessibilité à l'éducation et la persévérance scolaire. À l'image du manque de places en garderie au Québec, l'UQAM connaît également un décalage flagrant entre le besoin et les services offerts. Sur les trois CPE rattachés à l'UQAM, seulement deux se trouvent sur le campus. Mentionnons que seulement 130 places sont disponibles, et que les poupons de moins de 12 mois n'y sont pas admis. Voilà qui se transforme en un sérieux casse-tête pour de nombreux parents-étudiants ayant des enfants d'âge préscolaire. Selon l'étude de l'IREF, publiée en 2007, seulement 3,5 % des 800 parents sondés bénéficiaient d'une place dans un des CPE de l'UQAM. La moitié des personnes sondées disait avoir un besoin prioritaire en service de garde. Ce qu'il faut également garder en tête, c'est que ces chiffres ne tiennent même pas compte de tous les parents, principalement des mamans qui, découragées par les insuffisances du réseau des services de garde, abandonnent l'idée de poursuivre des études postsecondaires ou remettent le projet aux calendes grecques.

Confronté à cet état de fait et soumis aux demandes pressantes, parfois désespérées de nos membres, le CSPE s'est donné comme mandat, dès sa fondation, de voir à la création d'une halte-garderie sur le campus de l'UQAM. Par halte-garderie, nous entendons un service de garde à temps partiel, soit des blocs de demi-

journée. Le choix d'un tel type de garde vise à répondre aux besoins des parents, majoritairement étudiante.s à temps partiel, et souhaite également permettre au plus grand nombre d'en bénéficier.

Suite à la réalisation d'une étude de faisabilité d'un tel projet et de son dépôt aux instances de l'UQAM en mars 2010, nous entamons cette année, avec l'aide de notre chargé de projet et de mamans bénévoles, l'élaboration et la mise sur pied du projet. Fort de l'appui de la communauté uqamienne et pouvant compter sur l'appui officiel du Conseil à la Vie étudiante et de son vice-recteur, le CSPE négocie présentement avec l'UQAM afin d'avoir accès aux locaux nécessaires à la réalisation de la halte-garderie. Cette étape est bien sûr préliminaire et indispensable à la survie même du projet. Le but visé par le CSPE est l'ouverture d'une halte-garderie offrant 80 places, pour des enfants âgés de 5 mois à 5 ans, et ce, dès l'automne 2012. L'idéal serait de pouvoir compter sur le financement public du ministère de la Famille et des Aînés, qui permettrait à la halte-garderie d'offrir des places subventionnées, à 7 \$ par jour. En l'absence de nouvelles places subventionnées accordées dans le prochain budget du gouvernement libéral, nous devons essentiellement compter sur la solidarité de la communauté étudiante, c'est-à-dire sur une cotisation automatique non obligatoire (CANO) comme principale source de financement. Le coût du service de garde serait alors plus élevé et le nombre de places réduites. Cette alternative n'est pas celle privilégiée par le CSPE, mais permettrait, en attendant que le gouvernement sorte de son immobilisme et de son irresponsabilité, de démarrer le projet et d'alléger le quotidien de plusieurs parents-étudiants. La présence d'un service de garde adéquat dans les établissements scolaires demeure, pour nous, une responsabilité publique de laquelle l'État devrait s'acquitter.

Voilà donc qui fait le tour des grands projets portés par le CSPE à l'UQAM. Nos initiatives sont nourries par notre enthousiasme et notre détermination à

faire bouger les choses pour qu'enfin des actions concrètes soient entreprises dans le sens d'une amélioration de la conciliation famille-études. Mamans étudiantes pour la plupart, nous ne pouvons toutefois pas nous démenier indéfiniment pour faire avancer ces projets. Nous espérons que l'UQAM saura comprendre l'importance de soutenir ces projets et de travailler avec nous à leurs réalisations. Nous souhaitons également mettre à profit l'expérience de notre organisme et diffuser dans d'autres institutions scolaires les résultats de nos démarches afin d'encourager la propagation de telles initiatives. ●

1 Geneviève Guernier et Geneviève Gariépy, « Connaître les parents-étudiants de l'UQAM. Réalités besoins et ressources » sous la dir. de Francine Descaries et Christine Corbeil, 2007, [www.vie-etudiante.uqam.ca/info/Documents/etudesfamille/Rapport-parents-etudiants-premiere-partie.pdf](http://www.vie-etudiante.uqam.ca/info/Documents/etudesfamille/Rapport-parents-etudiants-premiere-partie.pdf)

2 CAPRES, « L'accès à l'éducation et l'accès à la réussite éducative dans une perspective d'éducation pour l'inclusion. Les parents-étudiants. », 2010, <http://www.uquebec.ca/capres/fichiers/art-CREPUQ-etudiant-parent-mai2010.shtml>

## Femmes : théorie et création dans la francophonie : un colloque réussi !

**Mylène Joly**

Étudiante à la maîtrise en étude des arts

**Les 30 septembre, 1<sup>er</sup> et 2 octobre 2010 a eu lieu le colloque *Femmes : théorie et création dans la francophonie*, appuyé par l'IREF. Celui-ci est né de l'initiative de Thérèse St-Gelais, professeure au Département d'histoire de l'art et de Martine Delvaux, professeure au Département d'études littéraires de l'UQAM. Il se voulait dans la suite du colloque *Femmes, création, politique* ayant eu lieu à Cerisy-la-Salle en France, à l'été 2008.**

Le cycle de conférences s'est ouvert au Musée d'art contemporain de Montréal avec une présentation de l'artiste de renommée internationale **Ghada Amer**. Cette dernière a d'emblée donné le ton au colloque en parlant de son parcours artistique. Bien loin de restreindre son propos aux œuvres, elle a su démontrer combien la création au quotidien est un cheminement avant tout humain, teinté d'intuitions, de rencontres entre cultures, d'influences entre artistes.

La suite des présentations a été tout aussi heureuse quant à la richesse des réflexions soulevées. Si certaines intervenantes se situaient distinctement d'un côté de la proposition – celui de la théorie ou encore celui de la création –, d'autres se positionnaient davantage au confluent des deux. L'éventail des points de vue a ainsi donné au thème de la rencontre tout son sens et sa pertinence. Cette variété s'est également exprimée dans la multiplicité des modes d'expres-

sion figurant au programme. Étaient en effet présentes des conférencières témoignant du milieu de la littérature ainsi que des arts plastiques et visuels certes, mais également de la danse, du cinéma, de la musique et du théâtre. Cette volonté de diversité est tout à l'honneur des organisatrices puisqu'elle a permis à différents regards de s'entrecroiser et d'échanger sur un terrain commun, soit celui d'être femmes dans ce vaste champ de la recherche et de la création.

En quelques mots, les contributions d'**Eugénie Cliche**, de **Frieda Ekotto**, de **Marquise Lepage** et de **Sophie Stévance** ont permis de soulever quelques problématiques particulièrement rencontrées par les femmes dans leurs disciplines. **Sylvie Fortin**, **Jocelyne Lupien** et **Elvan Zabunyan** ont proposé des regards nouveaux sur certains discours théoriques, sur leur fonction et leur construction. Le thème de l'identité parfois associé au corps, au cyborg, au vêtement ou à la sexualité entre autres – a aussi coloré les trois jours avec notamment les contributions de **Thérèse St-Gelais**, d'**Anne-Marie St-Jean Aubre**, de **Mercédès Baillargeon**, de **Martine Delvaux**, de **Liza Petiteau** et de **Jacinthe Dupuis**. La critique féministe et le féminin ont été privilégiés par **Rosalie Lessard** et **Catherine Cyr**, alors que d'autres comme **Johanne Lalonde**, **Stéphane Martelly**, **Lori Saint-Martin**, **Isabelle Boisclair**, **Catherine Mavrikakis**, **Audrey Laurin**, **Dominique Fischer** et **Maria Fernanda Negrete** se sont penchées sur des œuvres et des artistes spécifiques pour en dégager et en analyser diverses thématiques.

La réussite de ce colloque tient avant tout à l'ampleur et à la fécondité des questionnements abordés. La profonde implication témoignée par chacune des conférencières pour leur recherche respective y est clairement pour quelque chose. Si une conclusion s'est clairement dégagée de ces différents propos, c'est qu'entre théorie et création, il est essentiel de faire place au sujet dans la réflexion. ●



Photo: Ramia Aoun

| Ghada Amer au Musée d'art contemporain de Montréal, 2010

## Quinze ans de recherches sur la violence envers les femmes : écueils théoriques et méthodologiques

Marilyne Claveau, M.A. études littéraires – concentration en études féministes

Lors de son passage à Montréal, madame Patrizia Romito, professeure au Département de psychologie à l'Université de Trieste (Italie), a présenté le 4 octobre 2010 à l'IREF, ses « Quinze ans de recherche sur la violence envers les femmes : écueils théoriques et méthodologiques ».



**I** Manifestation nationale « Pour la dignité des femmes » à Trieste, le 12 février 2011. *L'Italie n'est pas en vente* – Patrizia Romito (à gauche)

Patrizia Romito s'intéresse à la détresse psychologique des femmes depuis le milieu des années quatre-vingt-dix. Elle s'est entre autres penchée sur le phénomène de la dépression post-partum, mais s'est surtout intéressée aux diverses manifestations de la violence masculine envers les femmes et les enfants en observant ce qu'elle a fini par nommer les phénomènes d'occultation, de banalisation, de négation de cette violence. Ces constats l'ont conduite à la publication de son ouvrage *Un silence de mortes. La violence masculine occultée* (2006), publié aux éditions Syllepse.

### Recherches quantitatives descriptives

Madame Romito partage avec l'auditoire sa méthodologie et explique l'origine de sa démarche en admettant que le sujet de ses recherches pouvait parfois devenir lourd à porter pour elle et pour les membres de son équipe. En premier lieu, elle a interrogé, en 1994, des femmes de l'Italie du Nord victimes de violence qui lui

ont livré leurs terribles souvenirs. C'est donc à partir de dossiers du Service des Urgences et d'entretiens (avec 30 femmes, 35 travailleurs de la santé et 16 policiers) qu'elle a débuté ses recherches qualitatives descriptives sur un phénomène jusqu'alors peu étudié. Ces expériences individuelles en apparence isolées avaient un point commun : le déni et le refus de l'expérience de la violence autant du point de vue des victimes-mêmes que de celui de la famille de ces victimes ou du personnel de l'hôpital : « Je suis allée aux Urgences. J'avais été bourrée de coups et le médecin m'a dit : "Madame ne portez pas plainte, c'est quand même encore votre mari" »<sup>1</sup>. Autre réaction mise en lumière par les différents témoignages : ce que Romito nomme la psychologisation abusive face à la violence. Ainsi, au lieu de prêter assistance aux femmes violentées et de briser le cycle de la violence, policiers, médecins, infirmiers et autres professionnels cherchent plutôt à jouer un rôle de psychologue avec la victime : « J'étais terrorisée et je suis allée à la police. Et ils m'ont dit que je devais le voir, l'écouter, lui parler, parce que "cet homme vous aime encore !" »<sup>2</sup>. À l'aide de la « triangulation de ces différents points de vue », un constat s'impose alors pour la chercheuse, la violence psychologique et physique est bel et bien présente, mais n'est pas toujours identifiée comme telle : elle est tue, niée, occultée au lieu d'être dénoncée.

### Construction d'un modèle d'analyse autour d'entrevues

À partir de ces constats, madame Romito construit son modèle de recherche

empirique et de réflexion théorique qui l'amène à se pencher sur « la violence masculine envers les femmes et les enfants et sur la réponse des institutions sociales ». Elle identifie alors différentes catégories d'occultation qui contribuent à la légitimation et au déni social de cette violence masculine. Dans son livre *Un silence de mortes*, elle expose alors ces stratégies de légitimation et de déni telles que « l'euphémisation, la déshumanisation, la culpabilisation des victimes, la psychologisation, la naturalisation et la séparation ». Elle pousse la réflexion plus loin en 2010 en s'intéressant à ce qu'elle nomme les « "Nouvelles" tactiques » d'occultation de la violence qui consistent à dissimuler la violence derrière des discours entre autres racistes qui déplacent le regard analytique, créent de la confusion, couvrent le discours des victimes. En pointant ces différentes stratégies d'occultation, le but de la chercheuse est simple : rendre visible la violence et ses effets sur la santé physique et mentale des victimes, permettre de conscientiser et d'éduquer les professionnels afin qu'ils puissent détecter les signes d'abus chez les victimes potentielles, promouvoir les changements dans les services sanitaires et « établir des relations entre violence et santé ».

### Différences et similarités entre adolescentes et adolescents

Si la question de la violence touche les femmes de différents milieux et de différentes générations, elle touche aussi les hommes. Partant du principe que les garçons et les filles pouvaient, indépendamment de leur genre, avoir une expérience de la violence, Patrizia Romito s'intéresse également aux différences et aux similarités entre les adolescentes et les adolescents, et aux répercussions que ces actes peuvent avoir sur leur vie. Ce point de vue lui permet alors d'étudier la violence au sein des couples et d'étudier la problématique de la symétrie des genres. En effet, si hommes et femmes peuvent être victimes de violence conjugale, la nature de ces actes et leur fréquence n'est pas nécessairement symétrique. L'impact de la violence sur la

► santé mentale des victimes serait différent selon le modèle théorique utilisé. Par exemple, le modèle de la différence des genres veut que « les femmes soient plus fragiles et [que] les hommes soient plus résistants, plus "durs" », alors que le modèle de la similarité des genres postule que les femmes déclarent plus souvent les problèmes de violence, ce qui fait en sorte qu'elles semblent plus affectées que les hommes par la violence. Romito ajoute que peu de recherches ont été effectuées sur le sujet et que les résultats, selon le modèle utilisé, sont contradictoires. Selon les constats de Romito, la violence exercée par les adolescentes serait davantage de nature psychologique (contrôle de l'autre, manipulation), alors que la violence exercée par les adolescents serait de nature à la fois physique et psychologique (agression physique ou sexuelle). La chercheuse constate aussi des différences dans les réactions émotives face aux actes de violence : si adolescentes et adolescents peuvent se sentir humiliés en tant que victimes, les adolescentes ont davantage une réaction de peur, alors que les adolescents déclarent plus souvent que cette violence

les fait rire ou qu'elle ne provoque pas d'émotion en eux. En définitive, madame Romito conclut que « l'exposition aux violences du partenaire augmente le risque d'accuser plus de dépression, d'attaques de panique, de problèmes alimentaires et d'idéations suicidaires » chez les filles, alors que, chez les garçons, « l'exposition aux violences de la partenaire augmente le risque d'accuser plus d'attaques de panique et de problèmes alimentaires ». Si cette violence provoque des réactions différentes, la proportion de jeunes filles violentées à plusieurs reprises demeure 5,2 fois supérieure à celle des garçons<sup>3</sup>.

### Conclusion

La violence, selon les constats de Patrizia Romito, serait une question de perception : elle est visible ou invisible selon les différents points de vue ; banalisée chez les uns ou mise au premier plan chez les autres (chez les féministes par exemple). Si une réalité qui n'est pas nommée n'existe pas, le mandat de madame Romito est de nommer une réalité sociale et d'identifier des stratégies d'invisibilisation

de cette réalité à la fois individuelle et collective. La sensibilisation à la violence commence par le témoignage de l'expérience individuelle. D'ailleurs, Romito affirme que plusieurs femmes interrogées révélaient pour la première fois la violence dont elles étaient victimes, simplement parce que quelqu'un leur posait la question pour la première fois de leur vie. D'ailleurs, 93 % des femmes interrogées dans une de ses études réalisées auprès de 444 femmes âgées de 18 à 85 ans estiment que les médecins devraient « poser des questions sur la violence à toutes les femmes » qu'ils suivent afin d'inciter leurs patientes à se confier. ●

1 Extrait de témoignage présenté lors de la conférence de Patrizia Romito.

2 *Ibid.*

3 Étude de Sylvia Walby (2004, 2007) présentée par Romito où on reporte 13 millions d'accidents de violence physique et sexuelle causés par le/la partenaire chez les filles contre 2,5 millions chez les garçons.



### Invitation

## Colloque « Représentations des femmes : médias, arts, société » 10 et 11 mai 2011 à Sherbrooke

Responsable : **Francine Descarries**, IREF, UQAM

Co-responsable : **Dominique Bourque**, Université d'Ottawa et Institut d'études des femmes

Collaboratrice : **Caroline Désy**, IREF, UQAM

Ce colloque est organisé sous l'égide du Consortium des études féministes francophones au Québec et au Canada.

Misant sur la double signification du terme *représentation(s)*, concernant tant la *place* que l'*image* des femmes, ce colloque traitera des représentations des femmes dans l'espace public, les médias et les arts. Il mettra en dialogue des chercheuses de différents horizons disciplinaires qui s'intéressent, d'une part, aux représentations des femmes dans les récits, discours et mises en scènes et, d'autre part, aux places et positions qu'elles occupent ou qu'on leur accorde dans l'espace public comme dans l'imaginaire collectif.

Programme du colloque : [www.iref.uqam.ca](http://www.iref.uqam.ca)

Inscription : [www.acfas.ca](http://www.acfas.ca)

## Les Cahiers de l'IREF : création de deux nouvelles collections

- La collection Agora est consacrée à la publication de rapports de recherche, d'actes de colloque et d'essais.
- La collection Tremplin publie des mémoires et thèses avec concentration en études féministes qui ont remporté le Prix de publication de l'Institut.



### Parents-étudiants de l'UQAM

Réalités, besoins et ressources

Christine Corbeil,  
Francine Descarries,  
Geneviève Gariépy  
et Geneviève Guernier

Les Cahiers de l'IREF, collection  
Agora, n° 1, 60 pages, 2011

Résumé : « La recherche *Connaitre les parents-étudiants de l'UQAM. Réalités, besoins et ressources* a été entreprise avec l'objectif de développer une meilleure connaissance de la population des parents-étudiants de l'UQAM et de soutenir l'élaboration de stratégies et de mesures institutionnelles susceptibles de faciliter la poursuite des études et de favoriser l'accès au diplôme universitaire. Si la question de l'articulation famille-travail occupe les esprits depuis plusieurs décennies, celle de l'articulation études-famille reste à ce jour peu documentée et les mesures mises à la disposition des parents-étudiants sont encore à l'état embryonnaire ou ponctuel.

Dans une première étape, ce projet a permis d'esquisser un portrait général de la situation des parents-étudiants au Québec et de faire l'inventaire des services offerts par les gouvernements et les universités. La seconde étape a été consacrée à la réalisation d'un sondage par questionnaire afin de connaître les réalités et les besoins des parents-étudiants à l'UQAM, sondage dont les résultats sont présentés et analysés dans ce document. Trois questions ont encadré la démarche de recherche et constituent les grandes dimensions autour desquelles le questionnaire d'enquête a été construit :

- Qui sont les parents-étudiants de l'UQAM et quelle est leur situation ?
- Comment vivent-ils l'articulation études-famille ?
- Quels sont leurs besoins et leurs ressources ?

De nombreux liens peuvent être établis entre la situation des parents-travailleurs et celle des parents-étudiants qui doivent souvent composer non seulement avec une vie personnelle, une famille et des études, mais aussi avec un emploi. La réflexion sur l'articulation études-famille vient donc s'ajouter à la réflexion globale sur les conditions à développer pour garantir une égalité de droits et de faits entre les hommes et les femmes, tant dans l'espace privé que dans l'espace public ».



### Représentations alternatives de la subjectivité féminine dans le cinéma féminin québécois

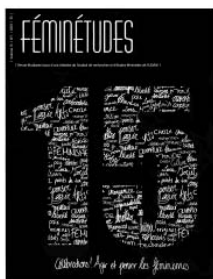
Gabrielle Trépanier-Jobin

Les Cahiers de l'IREF, collection  
Tremplin, n° 1, 71 pages, 2011

Résumé : « Devant la nécessité de penser la subjectivité féminine différemment, l'auteure explore un corpus de théories féministes provenant de divers courants de pensée, ainsi qu'un corpus de films réalisés par des femmes au Québec, afin d'y relever des représentations alternatives de la subjectivité féminine et d'étudier leur potentiel subversif. Puisqu'il semble profitable de valoriser les échanges entre les théoriciennes et les réalisatrices, cette étude propose une lecture croisée de ces deux corpus, pour vérifier si leurs idées respectives se recoupent, se complètent ou s'opposent.

La recherche examine plus précisément comment les figures de la femme hétérosexuelle, du couple mère-fille et de la déesse femme, mises de l'avant dans la théorie de Luce Irigaray et dans le film *La turbulence des fluides* de Manon Briand, compensent les oublis et les méprises de la psychanalyse freudienne, des religions occidentales et des cultures patriarcales. Elle observe la manière avec laquelle la figure de la lesbienne, développée dans la théorie de Monique Wittig et dans le film *Rebelles* de Léa Pool, remet en question l'hétéronormativité, révèle le caractère artificiel des catégories de sexe et libère la sexualité féminine de ses attaches hétérosexuelles. Elle examine en outre comment la figure du travesti/transsexuel, exposée dans la théorie de Judith Butler et dans le film *Le sexe des étoiles* de Paule Baillargeon, démontre la facticité des catégories « homme » et « femme », illustre le caractère performatif du genre et expose la rigidité des normes sociales. Elle étudie enfin comment le sujet nomade, mis de l'avant dans la théorie de Rosi Braidotti et dans le film *Borderline* de Lyne Charlebois, ébranle le mode de pensée dualiste, la métaphysique de la substance et le logocentrisme cartésien.

Les quatre analyses de film effectuées dans le cadre de cette recherche révèlent entre autres que ces formes alternatives de subjectivité féminine ne comportent pas, en soi, un pouvoir subversif. C'est plutôt la manière avec laquelle elles sont mises en scène, tantôt par des procédés de répétition et d'exagération, tantôt par des procédés de recontextualisation, d'inversion ou de suppression, qui leur confère le potentiel de perturber l'ordre établi ».



**« Célébrations !  
Agir et penser les féminismes »**

Revue *FéminÉtudes*, n° 15, automne 2010

Résumé: « Reconnaître les célébrations lorsque l'on est féministe, c'est d'abord marcher sur un fil ténu. Le fil est mince entre ce que nous avons acquis et ce que nous pouvons perdre et il reste encore tellement de chemin à faire! Mais à mesure que l'on souligne les raisons de célébrer: les rencontres, les échanges, les apprentissages, les défis, les découvertes, la joie qu'apporte le fait d'être féministe, de quoi perdre le fil! On se rend compte que célébrer est une autre façon de reconnaître de ce que les féminismes rendent possible.

Les auteur.e.s qui ont répondu à l'appel ont bien compris la diversité que permettait le thème de la célébration. Vous serez surpris.e.s de constater la pluralité des perspectives présentées d'un article à l'autre. Du « Petit guide de confection d'une revue étudiante féministe » de **Julie Depelteau** et **Stéphanie Mayer**, aux textes « Hors cadre » de **Caroline Jacquet** et **Mariève Maréchal**, qui questionnent les postures et les structures, en passant par les changements organisationnels et structurels engendrés par les féminismes et expliqués par **Vickie Leclerc**, **Guillaume Dagenais**, **Noée Murchison**, **Philippe Lapointe** et **Marie-Andrée Lefebvre**, et finalement sur la manière dont les femmes ont investi les milieux artistiques, que nous expliquent **Maude Lafleur**, **Gasser Kahlifa** et **Marie-Ève Perron**, le spectre des féminismes éclaire plusieurs occasions de se réjouir devant les avancées que les féminismes ont permis pour toutes et tous ».



**Retour sur un attentat antiféministe**  
École Polytechnique 6 décembre 1989

Sous la direction de **Mélissa Blais, Francis Dupuis-Déri, Lyne Kurtzman et Dominique Payette**

Éditions du remue-ménage, 176 pages, 2010  
DVD inclus

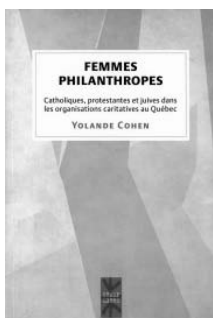
**Le 6 décembre noir: Se souvenir pour agir**  
**Marie-Noël Arseneau**

Résumé: « Cet ouvrage présente quelques-unes des communications prononcées en décembre 2009 à Montréal lors du colloque international *La tuerie de l'École Polytechnique 20 ans plus tard: les violences masculines contre les femmes et les féministes* organisé par l'Institut de recherches et d'études féministes et le Service aux collectivités de l'UQAM. Ces textes proposent des réflexions sur le sens politique de cet attentat, ses représentations dans les médias et dans la culture, ainsi que sur ses liens avec l'antiféminisme du passé et d'aujourd'hui. Un chapitre est également consacré aux pistes de réflexion élaborées par des groupes de femmes d'ici et d'ailleurs, qui aspirent à contrer l'antiféminisme et les violences faites aux femmes. Dans la foulée des événements commémoratifs organisés sous la bannière *Se souvenir pour agir*, cet ouvrage et le film DVD qui l'accompagne offrent des traces de cette mobilisation sans précédent. Y sont rappelés le rassemblement public du 6 décembre 2009 auquel ont pris part plus de 1000 personnes, l'exposition des Guerrilla Girls ainsi que l'exposition thématique *Parler ou se taire?*, et l'événement *Bleu silence* qui réunissait Pol Pelletier, le duo Lambert-Chan et Sylvie Tremblay ».

**Parmi les contributions, on retrouve des textes de membres de l'IREF:**

- La violence contre les femmes et les féministes: Se souvenir pour agir  
**Mélissa Blais, Francis Dupuis-Déri, Lyne Kurtzman et Dominique Payette**
- L'attentat contre les femmes de l'École Polytechnique de Montréal: les discours masculinistes de culpabilisation des féministes  
**Francis Dupuis-Déri**
- Misogynie et meurtres de masse: tendances sociales avant et après le drame de Polytechnique  
Yanick Dulong et **Richard Poulin**
- Négocier la représentation de la tuerie du 6 décembre 1989: une analyse du film Polytechnique  
**Mélissa Blais**
- Caméras témoins: trois documentaires sur la tuerie de Polytechnique  
**Julianne Pidduck**
- Vingt ans à se souvenir, 20 ans à agir: la participation des groupes de femmes au colloque sur la tuerie de Polytechnique  
**Sandrine Ricci**

Ce livre regroupe également les textes de Mélanie Boucher, Micheline Dumont, Diane Lamoureux, Florence Montreynaud, Dominique Payette, Francine Pelletier, Judy Rebick et Gilbert Turp.



**Femmes philanthropes**  
Catholiques, protestantes et juives  
dans les organisations caritatives au Québec

**Yolande Cohen**  
Presses de l'Université de Montréal, 253 pages, 2010

Résumé: « Qui prend soin des plus vulnérables? Sur quelles épaules repose le plus massivement la part altruiste de nos sociétés? Les femmes ont toujours été au cœur des traditions de secours aux pauvres, d'accueil des immigrants et des réfugiés, d'aide aux mères et aux enfants. Ces rôles de solidarité,

parce qu'associés au foyer et à la religion, leur ont permis d'agir dans une sphère publique qui leur était par ailleurs largement interdite. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'activité philanthropique organisée a été un moteur essentiel de l'accession des femmes aux pleins droits politiques. Ce livre s'attache à faire l'histoire de trois grandes associations au Québec: la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, la Young Women's Christian Association (YWCA) et le National Council of Jewish Women. Yolande Cohen montre que les femmes qui s'y sont engagées ont apporté une contribution majeure et encore largement ignorée à l'élaboration des politiques sociales canadiennes et québécoises ».



**Effets de la libéralisation des marchés sur les conditions de travail des Québécoises : huit études de cas**

**Marie-Pierre Boucher et Yanick Noisieux**

Études réalisées sous la direction de **Dorval Brunelle, Francine Descarries et Lyne Kurtzman**

Dans le cadre de la recherche « Les effets des accords de commerce et de la libéralisation des marchés sur les conditions de travail et de vie des femmes au Québec, 1989-2005 » Les Cahiers de l'IREF, n° 23, 127 pages, 2010

Résumé: « Plusieurs études ont mis en lumière les effets des accords de commerce et de la libéralisation des marchés des biens et des services sur les conditions de vie et de travail des femmes dans différentes régions du monde, mais ces recherches n'établissent pas clairement les liens entre les accords commerciaux de libre-échange, l'évolution du marché du travail et leurs impacts sur la division sexuelle du travail, ainsi que sur les conditions d'emploi des femmes. C'est ce que se proposent de faire les présentes études de cas, en examinant les changements dans le système d'emploi au Québec.

Partant de l'hypothèse que la libéralisation a des répercussions spécifiques sur les trajectoires professionnelles des femmes, l'objectif était de vérifier si les accords de libre-échange et les politiques de libéralisation des marchés entraînent une segmentation du système de l'emploi qui implique le maintien, voire le renforcement, de la division sexuelle du travail. Pour le vérifier, ont été examinés des secteurs où la main-d'œuvre féminine est importante ou sur-représentée et qui sont susceptibles de révéler des pratiques spécifiques de discrimination en fonction du sexe. Les études portent sur: 1) les travailleuses dans le secteur de la fabrication de vêtements; 2) l'usine de sandale Crocstn; 3) les travailleuses de Wal-Mart; 4) les travailleuses dans le secteur des télécommunications; 5) les travailleuses dans le secteur financier; 6) les travailleuses dans les services de garde à la petite enfance; 7) les travailleuses dans les services d'aide à domicile; 8) les travailleurs migrants saisonniers et les aides familiales.

Au fil d'arrivée, les huit études de cas montrent clairement que les effets de la libéralisation et du néolibéralisme sont sexués. Elles mettent en évidence l'usage des dispositifs de la division sexuelle du travail et illustrent une re-hiérarchisation des rapports salariaux de sexe ».



**Mais oui c'est un travail !**

Penser le travail du sexe au-delà de la victimisation

**Colette Parent, Chris Bruckert, Patrice Corriveau, Maria Nengeh Mensah, Louise Toupin**

Presses de l'Université du Québec, 137 pages, 2010

Résumé: « La question du travail du sexe fait toujours, aujourd'hui, l'objet de polémiques où le moralisme et les bons sentiments prévalent sur la discussion ouverte. La traite des femmes pour fins de « prostitution » et leur vulnérabilité physique face à la violence et à l'homicide débouchent souvent sur des demandes de répression accrue, et ce sont les travailleuses du sexe qui font les frais de ces discours prohibitionnistes et moralisateurs.

Soucieux de véhiculer auprès d'un large public une vision différente de la « prostitution » dans le respect des travailleuses du sexe et de remettre en question les bases du message néo-abolitionniste qui présente ces dernières essentiellement

comme des victimes de souteneurs ou de leur fausse conscience, cinq spécialistes ont entrepris la rédaction collective d'un livre pour démystifier plusieurs préjugés liés au travail du sexe.

Sont abordés dans ce livre original les fondements du débat actuel de la « prostitution » comme travail, les différentes réponses des régimes juridiques, la variété de pratiques et d'expertises mises en œuvre par les femmes elles-mêmes, incluant celles des migrantes illégales, et l'action collective des regroupements qui luttent pour une reconnaissance du travail du sexe.

*Mais oui c'est un travail!* invite donc à déconstruire certains mythes et stéréotypes, et à étayer la preuve à l'effet qu'il est non seulement possible de défendre la légitimité du travail du sexe tout en luttant contre la violence, mais que cela est nécessaire ».

**Auteurs IREF:**

**Maria Nengeh Mensah, Louise Toupin**



**Au-delà du nom**

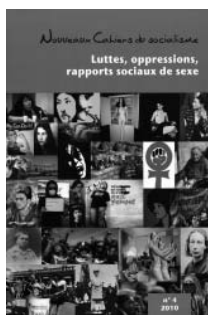
La question du père dans la littérature québécoise actuelle

**Lori Saint-Martin**

Presses de l'Université de Montréal, collection « Nouvelles études québécoises », 428 pages, 2010

Résumé: « Qu'est-ce, aujourd'hui, qu'un père? Dans la plupart des sociétés, le père a longtemps incarné une figure d'autorité tantôt rigoureuse, tantôt bienveillante, mais le plus souvent assez lointaine. Le « nom du père » symbolisait toute l'assurance d'une culture fondée sur un ordre patriarcal. Qu'advient-il désormais de cette figure paternelle dans un contexte qui a transformé la

famille et redéfini les rapports sociaux entre l'homme et la femme? Qu'en disent les écrivains contemporains, hommes ou femmes, dans leurs fictions? En se penchant sur un vaste corpus de textes écrits pour la plupart au cours des vingt dernières années, Lori Saint-Martin fait ici le pari d'explorer tant les voies nouvelles que les impasses suscitées par cette « crise de la paternité ». Dans un essai rigoureux mais vivant et accessible, elle montre que loin de s'être éclipsé, le père est présent en force dans la fiction québécoise, sous des formes plus variées que jamais. Il prend aussi la parole pour dire son expérience quotidienne, alors que jusque-là, c'est l'enfant-narrateur qui l'encensait ou le jugeait. « Au-delà du nom » transmis aux enfants par l'état civil et d'un pouvoir parfois abusif, une paternité nouvelle se dessine ».



### Luttes, oppressions, rapports sociaux de sexe

Sous la direction de  
**Francine Descarries et Richard Poulin**

*Nouveaux Cahiers du socialisme*, n° 4, automne 2010

Résumé: « Les questions de l'oppression et des luttes des femmes de même que des rapports sociaux de sexe dans leur évolution s'avèrent décisives pour élaborer un réel projet d'émancipation humaine. Ce numéro de la revue vise à apporter une contribution à l'analyse de certains aspects de l'oppression des femmes, de leurs résistances et de leurs luttes, et également à susciter un moment de réflexion théorique et politique afin de poser les bases d'une définition d'un projet global et émancipateur de société ».

#### Parmi les contributions, on retrouve des textes de membres de l'IREF:

- « Socialismes, féminismes et émancipation humaine »  
**Francine Descarries, Richard Poulin**
- « Prolétaires de tous les pays, qui lave vos chaussettes ? »  
**Mélissa Blais, Isabelle Courcy**

- « L'impact de la libéralisation sur la main d'œuvre féminine au Québec: quatre études de cas »  
**Marie-Pierre Boucher, Yanick Noiseux**
- « L'équité salariale au Québec: défi au patriarcat et renforcement des rapports de classe »  
**Jennifer Beeman**
- « Violence, pouvoir masculin et prostitution »  
**Richard Poulin**
- « Penser le Nous féministes: le féminisme solidaire »  
**Geneviève Szczepanik, Francine Descarries, Mélissa Blais, Sandrine Ricci**
- « Le mouvement des femmes québécois: entrevue collective de trois féministes »  
**Isabelle Courcy**

On retrouve également des contributions de Diane Lamoureux, Catharine A. MacKinnon, Patrizia Romito, Florence Montreynaud.

Renseignements: [http://www.cahiersdusocialisme.org/numeros/numero 4 automne 2010/](http://www.cahiersdusocialisme.org/numeros/numero%204%20automne%202010/)



### Quand le «PRINCE CHARMANT» s'invite chez Châtelaine

Analyse de la place des hommes et des discours antiféministes et masculinistes dans un magazine féminin québécois

**Stéphanie Mayer et Francis Dupuis-Déri**

68 pages, 2010

Projet de recherche initié par L'R des centres de femmes du Québec et réalisé dans le cadre du Protocole UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités. Comité d'encadrement de la recherche: Odile Boisclair, Francis Dupuis-Déri, Stéphanie Mayer, Nicole Boily et Lyne Kurtzman.

Résumé: « Cette recherche visait à identifier la place qu'occupent les idées antiféministes et masculinistes dans la presse féminine. Une analyse de corpus au magazine *Châtelaine*, représentant près de 30 % de l'ensemble des numéros publiés depuis sa fondation en 1960 jusqu'en 2009, permet de démontrer que la transformation du contenu en ce qui concerne le féminisme et les hommes correspond à la montée en puissance d'un ressac antiféministe dans les années 1980 et à l'émergence d'un mouvement masculiniste au Québec et ailleurs en Occident durant la même période ».

Rapport disponible en ligne: [http://rcentres.qc.ca/publications/prince charmant Chatelaine.pdf](http://rcentres.qc.ca/publications/prince%20charmant%20Chatelaine.pdf)



### L'intervention féministe d'hier à aujourd'hui

Portrait d'une pratique sociale diversifiée

Sous la direction de  
**Christine Corbeil et Isabelle Marchand**

Éditions du remue-ménage, 253 pages, 2010

Résumé: « Voilà plus de trente ans que l'intervention féministe a vu le jour dans le sillage des changements réclamés par les mouvements des femmes occidentaux. Prônant des rapports égalitaires dans la relation d'aide, cette approche alternative axée sur la reconnaissance du potentiel des femmes ainsi que la reprise de pouvoir sur leur vie favorise des démarches collectives et, ultimement, vise le changement social. Comment s'actualise ce modèle féministe aujourd'hui? Comment ces pratiques se sont-elles renouvelées et élargies au fil des ans pour prendre en compte notamment les dimensions ethnoculturelles et les divers contextes sociaux afin de répondre adéquatement aux besoins de toutes les femmes? Des intervenantes, universitaires et militantes discutent dans ce livre de leurs approches et perspectives d'intervention selon leurs lieux d'observation ainsi que des enjeux touchant leur pratique. En réitérant le riche

potentiel de l'intervention féministe, ce livre témoigne en outre de la vitalité d'une approche sociale diversifiée permettant de soutenir des milliers de femmes aux quatre coins du Québec ».

#### Parmi les contributions, on retrouve des textes de membres de l'IREF:

- « Témoigner d'une approche plurielle: l'intervention féministe au XXI<sup>e</sup> siècle » et « L'intervention féministe: un modèle et des pratiques au cœur du mouvement des femmes québécois »  
**Christine Corbeil et Isabelle Marchand**
- « Sexisme et racisme: la diversité ethnoculturelle, défi au mouvement féministe »  
**Isabelle Marchand et Sandrine Ricci**
- « Quand on ne peut détourner le regard: violence conjugale chez les lesbiennes et féminisme »  
**Karol O'Brien, en collaboration avec Christine Corbeil**

On retrouve également des contributions d'Odile Boisclair, Francine Bourgault, Josette Catellier, Sylvie Frigon, Claire Jenny, Marie Lacroix, Simon Lapierre, Maud Pontel, Diane Prud'homme, Chantal Robitaille, Danièle Tessier et Fannie Valois-Nadeau.

## MEMBRES DU CONSEIL DE L'IREF 2010-2011

### Directrice

**Marie-Andrée Roy**, professeure, Département de sciences des religions

### Coordonnatrice de la recherche

**Francine Descarries**, professeure, Département de sociologie

### Coordonnatrice de l'enseignement

**Thérèse St-Gelais**, professeure, Département d'histoire de l'art

### Représentantes professeures

**Rachel Chagnon**, professeure, Département des sciences juridiques

**Sylvie Jochems**, professeure, École de travail social

**Sylvie Paré**, professeure, Département d'études urbaines et touristiques

### Représentante chargée de cours

**Isabelle Marchand**, chargée de cours, École de travail social

### Représentantes étudiantes

**Jeannifer Hazel**, étudiante, certificat en études féministes

**Stéphanie Mayer**, étudiante, maîtrise en science politique – concentration études féministes

### Représentante du Protocole UQAM/Relais-femmes

**Lyne Kurtzman**, agente de développement, Service aux collectivités

### Représentante de la Faculté

**Anne Rochette**, doyenne, Faculté des sciences humaines

### Représentantes du milieu socio-économique

**Thérèse Mailloux**, sous-ministre adjointe, Secrétariat à la condition féminine, Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

**Anne Pasquier**, coordonnatrice, Table des groupes de femmes de Montréal

### Professionnelles

**Lorraine Archambault**, agente de recherche et de planification, IREF

**Caroline Désy**, agente de recherche et de planification, IREF

## Pour appuyer la relève en études féministes Faites un don !

Les bourses sont essentielles afin d'offrir aux étudiantes et étudiants un lieu d'étude stimulant et enrichissant. Les dons versés au Fonds de l'IREF contribuent à la réussite aux études ainsi qu'à la vitalité de l'enseignement, de la recherche et de la création dans le domaine des études féministes.

Des bourses d'études sont offertes annuellement aux étudiantes et aux étudiants inscrits en études féministes dans le cadre des bourses d'excellence de la Fondation de l'UQAM.

### → Bourses de l'Institut de recherches et d'études féministes

- Deux bourses de 500 \$ au premier cycle
- Une bourse de 1 000 \$ au deuxième cycle

### → Bourse Anita Caron/Institut de recherches et d'études féministes

Une bourse de 1 000 \$ au deuxième cycle

### → Bourse articulation études-famille

Une bourse de 1 000 \$ aux premier et deuxième cycles (bourse ponctuelle offerte par des membres professeurs de l'Institut)

Faites un don au Fonds de l'Institut de recherches et d'études féministes via la Fondation de l'UQAM.

### Traitement fiscal

Tous les dons sont déductibles d'impôt. La Fondation émet un reçu pour usage fiscal au nom de la donatrice, du donateur pour tout don de 20 \$ et plus.

### Renseignements

514 987-3030

**Merci de votre appui !**

**Collaborations :** Véronique de Broin, Marilyne Claveau, Christine Corbeil, Caroline Désy, Francine Descarries, Rosemarie Fournier-Guillemette, Marie-Ève Gauvin, Geneviève Guernier, Mylène Joly, Maria Nengeh Mensah, Julie Noël, Marie-Andrée Roy | **Coordination :** Lorraine Archambault, IREF | **Conception et réalisation graphiques :** Carole Breton, Service des communications



Institut de recherches et d'études féministes

UQAM

[www.iref.uqam.ca](http://www.iref.uqam.ca)

### ADRESSE GÉOGRAPHIQUE

Pavillon 210 Sainte-Catherine Est  
210, rue Sainte-Catherine Est  
Local VA-2200  
Montréal (Québec) H2X 1L1  
Téléphone : 514 987-6587  
Télécopieur : 514 987-6742  
[iref@uqam.ca](mailto:iref@uqam.ca)

### ADRESSE POSTALE

Institut de recherches et d'études féministes (IREF)  
Université du Québec à Montréal  
C. P. 8888, succursale Centre-ville  
Montréal (Québec) H3C 3P8  
CANADA